

L'homme de gauche

Un intellectuel de gauche est un monsieur (ou une dame) qui passe sa vie à se contempler le nombril tout en se palpant l'entrejambe ; puis un jour il se tourne vers vous comme s'il émergeait d'un trip magistral, vous darde de ses grands yeux écarquillés plein d'amour et de compassion pour la condition humaine, et dit : « Je viens de m'ouvrir au monde ».

Dès lors qu'il s'est élevé à la spiritualité des droits de l'humain, mais surtout pas à celle de Dieu, l'homme de gauche est investi par le syndrome de la haine de soi. La haine, la détestation de soi (autophobie), est une pathologie psychologique des gens malades d'eux-mêmes. Elle est une manifestation négative de tout ce qui façonne leur être : appartenir à un pays, à une famille, à une culture, avoir une race, une identité, une hérédité, un nom, une appartenance, bref, des liens agissant comme d'incessants rappels de ce que l'individu est, mais qu'il voudrait ne pas être, ne plus être, et qu'il est malgré tout de fait et de nature ; une névrose qu'il subit telle une tunique de Nessus brûlant la chair de son corps. La meilleure façon de combattre cette souffrance insupportable, c'est de transcender sa haine de soi morbide en amour de l'Autre, avec un A majuscule, l'Autre ayant le double avantage d'être un pronom indéfini ne désignant personne et tout le monde à la fois, et de rendre une dévotion à l'ectoplasme qui n'engage à rien tout en se parant d'une belle âme. Il ne s'agit pas d'aimer son prochain, au risque de reconnaître en lui son propre soi abhorré ; non, surtout pas : il s'agit plutôt de larmoyer sur son lointain anonyme, si possible pauvre et ignorant. D'où l'amour que l'homme de gauche reporte sur l'étranger, cet Autre divinisé qui lui permet de s'abîmer dans l'autrui — dans l'« autrisme » devrais-je dire, forme dégénérée de l'altruisme véritable et sincère — sans pour autant, il va de soi, rompre avec ses attaches les plus précieuses consistant à bénéficier, toute honte bue, des généreuses prodigalités que la France honnie et son État providence lui procurent.

*

Est-ce que vous connaissez la vue plate des philosophes grecs ? Je ne suis guère étonné par ce genre de questionnement sollicité chez un peuple où l'on avait pour principe de vie un besoin de réfléchir tout aussi nécessaire à l'esprit que respirer l'est au corps. La vue plate ne va pas sans rappeler le mythe de la caverne de Platon.

Justement, la vue plate est une forme d'esprit primaire typique de celui qui voit la vie sans relief, sans formes ni arrière-plans successifs, comme dépourvue de perspective dans le champ rétrospectif, et, devant ses yeux, telle une image animée sur un plan fixe derrière lequel il n'y a rien : l'exemple parfait de l'écran de cinéma ou de télévision. Mais comme il y a toujours quelque chose derrière quelque chose, il y a tout un monde actif qui rend l'image possible ; et on le sait, le cinéma n'est pas la vie réelle ni même son reflet, mais l'illusion de la vie réelle. La preuve dans cette expression courante que l'on entend parfois : la réalité dépasse la fiction.

Concrètement, pour celui qui est atteint du syndrome de la vue plate, il ne saurait y avoir de passé ; ignorant le passé dans son univers fermé, il est incapable de se projeter dans l'avenir, sinon de s'en tenir à vivre l'instant qui passe, un présent hors-sol, déconnecté du réel, vécu au jour le jour et limité au lendemain, sans regarder en arrière, sans chercher à comprendre s'il y a quelque chose derrière l'image plate, l'image sensitive qu'il perçoit de la vie. Après tout que des gens soient bornés psychologiquement à ce point, pourquoi pas : c'est la nature humaine ; et pourquoi devrait-on leur en vouloir s'ils vivent honnêtement ce jour le jour et s'en contentent, ce présent borné de tous côtés, sans chercher à comprendre plus haut ni plus loin ?

Où cela devient inquiétant, c'est quand certains y mettent de l'intellect et essaient d'expliquer l'arrière de l'image : c'est là qu'apparaît l'homme de gauche. Parce que, figurez-vous, l'homme a constaté que

l'homme n'est pas heureux sur cette Terre, à la fois merveilleuse planète et paradis raté de toute éternité. Et s'il n'est pas heureux, l'homme, c'est que l'homme est un loup pour l'homme. D'où première assertion de Rousseau et première erreur : *L'homme est né libre et partout il est dans les fers*. Rivarol lui répondra très justement que l'homme n'est pas né libre, il est né nu et il faut l'habiller. Au physique comme au moral. Autrement dit, non, l'homme ne naît pas libre : il n'est rien et pour être quelque chose, il dépend de quelqu'un à commencer par ceux qui l'ont mis au monde. Ensuite, deuxième erreur, l'homme est né bon et c'est la société qui le corrompt. Admettons. Mais qui corrompt la société, si ce n'est l'homme lui-même ? Comment est-il passé de bon à corrompu, puisqu'étant né bon ? Il met en cause la propriété et avance ceci, troisième erreur : « *Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : "Ceci est à moi", et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile* » ; sauf qu'il n'est pas venu un instant à l'idée de ce calviniste, fils d'horloger suisse, que le premier qui a enclos un terrain a peut-être voulu protéger les fruits de son travail du premier voleur qui a volé, pourtant né « bon ». Précaution qui justifie d'emblée l'appropriation de celui qui a cultivé l'enclos et sa protection par une clôture. Plus loin, il ajoute, quatrième erreur : « *Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne* ». Autrement dit, ceux qui auront cultivé la terre et cueillis les fruits seront bien gentils de les partager gracieusement avec ceux qui se contentent de les consommer, selon le principe évident que la terre n'étant à personne, elle est à tous : il suffit de se servir.

C'est ce genre d'aberrations conceptuelles, fondées sur des présupposés idéologiques démentis par la réalité que l'on retrouve dans ladite le fond de la philosophie des Lumières ; aberrations que symbolise la devise républicaine, fruit de l'exaltation mentale de ces pseudos philosophes : Liberté, Égalité, Fraternité.

La devise républicaine, sans cesse brandie par la gauche comme son étendard de combat, est le pire mensonge institué que l'on ait jamais répandu dans l'histoire de l'humanité ; tout est faux : on n'assoit pas une devise sur des concepts fuligineux tracés dans les nuages, mais sur des éléments tendant vers la réalité ou la reflétant ; c'est là qu'on prend conscience de l'existence des intellectuels de gauche, ceux dont les constructions intellectuelles, c'est-à-dire l'idéologie, qui n'est autre que l'utopie théorisée, se heurtent en permanence au monde réel. C'est cette confrontation permanente avec la loi naturelle ou la loi de Dieu qui les aigrit, les révolte, les révolte, car ils sont en échec permanent ; la vie réelle devrait être telle que leur ego l'exige et non ce que la nature commande.

Dès lors leur vie personnelle est difficile à vivre ; elle n'est que souffrance parce que le monde n'est que pénibilité et cauchemar. Alors, il faut trouver la cause de ce mal-être, de cette souffrance endurée jusqu'à la névrose, qui se manifeste le plus souvent par le syndrome de la haine de soi. La cause de ce mal, c'est le réel. Le réel pour eux, c'est l'homme mauvais. On en revient à Rousseau et à ses élucubrations littéraires. La cause véritable du mal ne vient jamais d'eux-mêmes, de leur impuissance à être, de leur insuffisance morale et psychologique ; non le mal, c'est l'autre, le mauvais, le méchant : ils sont nécessairement victimes de la société, de cette société décidément méchante qui corrompt tout. Sauf que la société vraie, c'est celui qui vit dans le concret et ne doit qu'à lui-même ce qu'il est : il ignore la haine de soi, bien au contraire. C'est là qu'on perçoit la différence entre l'homme de gauche, pétri d'illusions, de rancœurs, de mauvaise foi mal digérées, et l'homme de droite qui assume dignement son existence ; entre celui pour qui la vie doit être gratuite au sens d'une gratification permanente, et celui pour qui la vie ne peut être vécue qu'au prix d'un effort et d'une volonté constants lui donnant un sens.

Il existe une façon très concrète, physique et métaphysique, de distinguer définitivement l'homme de gauche de l'homme de droite. L'homme de gauche ne vit que de la dégradation de

l'énergie qu'on appelle, scientifiquement parlant, entropie ou énergie négative. C'est un principe physique appartenant à la thermodynamique, science extrêmement complexe qu'on n'abordera pas ici même en résumant. L'entropie, c'est l'énergie de la mort. Tout ce que l'homme de gauche touche, il le dégrade, il le salit, et c'est à cela qu'on le reconnaît ; il n'y a rien de propre ni de noble chez le véritable homme de gauche ; rien de beau, d'élevé, de transcendant ne le distingue, sinon de la médiocrité prétentieuse ; tout se délite, se gâte, se corrompt à son contact ; aucun respect pour ce qui le dépasse et suscite ses dénigrement d'insignifiant ; alors, il faut saccager, détruire ce que l'on ne comprend pas : l'entropie, cette énergie exterminatrice de Satan, est au maximum de sa capacité d'anéantissement.

L'homme de droite est tout le contraire ; il est animé d'énergie positive, vitale, créatrice, qu'on appelle néguentropie ; il a un sens prononcé de l'honneur et de la dignité ; la néguentropie tend vers l'ordre et porte la vérité ; l'entropie crée le désordre et propage le mensonge. La néguentropie signifie que l'homme, principe de vie, utilise l'énergie de dégradation pour la regrader en énergie positive. Or pour la science, la néguentropie n'existe pas : elle n'est pas scientifiquement démontrée ni démontrable. Et pourquoi cette énergie positive n'est-elle pas démontrable ? Parce que c'est la vie et que la science ne peut expliquer la vie ; elle ne peut expliquer la vie parce que, en théorie, aucune force énergétique positive ne peut aller contre la dégradation de l'Univers : l'Univers se consume, le mouvement est irréversible ; il n'y a pas d'inversion possible du mouvement. La vie sur terre est l'exception inexplicable : elle va à rebours de l'ordre universel ; et c'est là justement que se trouvent les limites de la science qui ne peut expliquer ni la Vie ni Dieu.

L'homme de gauche est nécessairement la négation de la vie. L'homme de gauche, c'est la République française. Voilà pourquoi je ne cesse de dire et répéter qu'il n'y a pas de droite en République ; la République étant source d'énergie négative, elle est organisation du désordre, donc dégradante, donc typiquement de gauche, cela depuis sa fondation dans la violence et le sang lors de la Révolution française de 1789, et son installation définitive en 1870 ; elle va contre la vie, mène la société au chaos jusqu'à ce que désolation et mort s'ensuivent.

Il ne faut donc pas s'étonner si 80% des fonctionnaires de l'État républicain sont de gauche (j'applique la loi de Pareto, c'est peut-être 95 ou 65%), et si la France se meurt de l'effondrement de sa civilisation plus que millénaire, de la transformation de l'État en instrument totalitaire passant du service rendu à la collectivité nationale au service des puissances financières cosmopolites et apatrides ultramondialistes, de l'avachissement moral et intellectuel d'un peuple de plus en plus dépendant de l'assistanat et du parasitisme social, de la corruption généralisée des mœurs, de celle des élus et de la pseudo élite qui domine la société. Au bout du chemin est le pas de trop ; le pas de trop qui précipite dans le chaos et fait toucher le fond de l'abîme.

*

L'intellectuel de gauche a-t-il toute la lumière ?

Auteur de *Révolution vérité*, un livre traitant la période de la Révolution française dite « 93 » par les historiens — cette fameuse période de folie, de terreur et de sang sous la dictature jacobine —, je m'étais donné pour objectif de lire *Les dieux ont soif* (1912), un roman d'Anatole France se déroulant à la même période, l'intrigue étant centrée sur le Tribunal révolutionnaire. Il m'avait paru intéressant de voir ce qu'en disait le chantre de la Troisième République, membre de l'Académie française, prix Nobel de littérature, croulant sous les honneurs de la République, qui fut un des écrivains les plus admirés de la gauche française. Il était socialiste, athée, anticlérical, s'engagea dans des campagnes politiques ayant largement contribué à la fracture du peuple français et à détruire le tissu national comme la séparation des Églises et de l'État, et l'affaire Dreyfus. Il manifesterait quelque enthousiasme pour le communisme au point de

publier dans *L'Humanité*, puis se retirera brusquement de toute approche politique avant de mourir (1844-1924).

Son livre, dont j'insiste pour dire que c'est un roman historique, non un livre d'historien, connut un grand succès à l'époque de sa parution ; par contre, il fit l'effet d'une douche froide dans les milieux intellectuels de gauche. Ce qui m'intrigua. Les années passant, je me décidai enfin à plonger dans cette lecture sans cesse repoussée. Ce que je vais en retenir, pour la présente chronique, est assez particulier pour ne pas dire singulier. Mais d'abord le livre en quelques mots. C'est l'histoire d'un jeune artiste peintre, Évariste Gamelin, qui va se prendre d'engouement pour la révolution au point de devenir juge du Tribunal révolutionnaire. Je n'en dis pas plus, laissant au lecteur le soin de se reporter à l'histoire du jeune peintre et de la dizaine de personnes de son entourage complétant le tableau, dont sa mère, la citoyenne veuve Gamelin, sa petite amie Élodie Blaise, le citoyen Brotteaux ci-devant des Ilettes, ex-financier ruiné par la Révolution, le père Longuemare, moine barnabite obligé de se vêtir de frusques civiles et de se cacher, la citoyenne ci-devant baronne de Rochemaure, laquelle profite des avantages de pencher vers la révolution pour mieux informer par courrier ses amis émigrés...

La lecture est un peu alourdie par les réminiscences culturelles dont l'auteur parsème son récit, mais la tradition littéraire et l'époque le voulaient. En abordant la réalité du Tribunal révolutionnaire, c'est sans concession aucune qu'il décrit le fanatisme sanglant de la « justice » révolutionnaire quand elle tombe aux mains de criminels, ainsi que l'atmosphère de Terreur qui régnait sous la dictature jacobine. Ce qui, venant d'un homme de gauche est, en effet, pour le moins surprenant. Toutefois, ternissant le déroulé de l'action, il met ce fanatisme révolutionnaire sur le même plan que le « fanatisme » religieux de l'Ancien Régime, introduisant de ce fait un relativisme pesant qui ne se dément jamais au long des pages.

Dans les cercles littéraires de son temps, une information circulait annonçant que France se préparait à publier un livre sur le fanatisme. Et l'on parlait de l'Inquisition. Or ce ne sera pas un livre sur l'Inquisition qui paraîtra, mais un livre sur la Révolution française et certainement pas dans le sens de la glorification attendue. D'où la douche froide ressentie à gauche. Mais alors, se demandera-t-on, pourquoi l'auteur n'a-t-il pas poursuivi son idée première ? Peut-être qu'en creusant le sujet — c'est une hypothèse que j'avance — il s'est aperçu que l'inquisition ne relevait pas autant du fanatisme que le prétendaient les idéologues de gauche. Du moins, en ce qui concerne l'inquisition médiévale française ; l'inquisition espagnole (Torquemada) impliquait de son côté des considérations politiques beaucoup plus graves liées à la situation de l'Espagne ; d'autre part, ce fanatisme pouvait aussi bien provenir des hérétiques eux-mêmes, comme les cathares (albigeois) ; car pour être fanatiques, Dieu sait que les cathares étaient fanatiques et dangereux. Remarquons au passage que tout athée taillé dans le granit qu'il est, Brotteaux (l'image de l'auteur) aura des échanges ne manquant pas de hauteur avec le père Longuemare.

Voici un extrait qui en dit plus long qu'un discours sur le fanatisme révolutionnaire, à un moment où le héros de l'histoire évoque pour lui-même son admiration et son indéfectible attachement au « sage » Robespierre ; ce qui fait dire à l'auteur : *« Gamelin goûtait la joie profonde d'un croyant qui sait le mot qui sauve et le mot qui perd. Désormais le Tribunal révolutionnaire, comme autrefois les tribunaux ecclésiastiques, connaîtrait du crime absolu, du crime verbal. Et, parce qu'il avait l'esprit religieux, Évariste recevait ces révélations avec un sombre enthousiasme ; son cœur s'exaltait et se réjouissait à l'idée que désormais, pour discerner le crime et l'innocence, il possédait un symbole. Vous tenez lieu de tout, ô trésors de la foi ! »*

J'ai souvent constaté à travers mes lectures, comme dans la vie, que la pensée de gauche ne dépasse jamais (ou rarement) le relativisme subjectif. Il ne saurait y avoir de vérité absolue, même confirmée par le réel ; elle est totalitaire la vérité, parce que justement vérité ; donc intolérante, discriminatoire : ni absolu, ni transcendance, ni ordre naturel ; elle est contingente, bornée, finie : vive le mensonge rassérénant ! Vive l'amalgame vicieux qui embrouille tout et ne résout rien, mais entretient l'illusion !... Tout est relatif, laissé à l'appréciation du trop fameux « à chacun sa vérité ». Le relativisme est le marqueur du progressisme et de toutes les idéologies en général, le rabot égalitariste de la pensée de gauche. On le remarque évidemment quand on met le prétendu fanatisme religieux de l'Église catholique sur le même plan que la terreur révolutionnaire (la « foi » totalitaire de Gamelin, le symbole) ; quand on met Jésus sur le même plan que Moïse et Mahomet ; quand, dans l'exercice de la Justice pénale, le délit est relativisé par les antécédents sociaux du prévenu (les circonstances atténuantes et la culture de l'excuse), aboutissant parfois à des sentences de clémence aberrantes qui seront payées de récidives ; quand l'histoire est enseignée à l'école ou à l'Université avec des préjugés idéologique modernes, hors de tout contexte historique ; ou encore à l'école, quand les notes de certains élèves capables sont volontairement abaissées au bénéfice d'autres, plus médiocres, dont les notes sont surévaluées pour des raisons strictement idéologiques (discrimination positive)...

Il semble que les intellectuels de gauche soient affectés d'une déficience mentale congénitale que j'appelle l'effet « verre dépoli ». Ils peuvent être parfaitement brillants dans leurs disciplines respectives, mais ne pas avoir reçu toute la lumière. Je m'explique. Leur cerveau est comme éclairé par une grande baie vitrée ; mais cette baie vitrée étant dépolie, ils ne voient pas ce qu'il se passe de l'autre côté de la vitre ; ils ne voient pas le monde réel, la vraie vie ; ils sont éclairés, certes, mais ils ne reçoivent pas toute la lumière ; n'ayant pas le sentiment du réel, ils ne peuvent vivre nécessairement que dans le relativisme et la contradiction, toutes choses égales par ailleurs, le bien comme le mal, l'intelligence comme la bêtise, le beau comme le laid, le fort comme le faible, l'identité comme l'extranéité...

C'est là que l'homme normalement constitué constate, navré, qu'en fait de verre, c'est le cerveau de l'homme de gauche qui est dépoli. Le syndrome de la vue plate, plus le syndrome du cerveau dépoli, doublé du cerveau binaire (manichéisme, pensée primaire), cela fait beaucoup pour l'individu qui en est affecté ; il a abdiqué devant la Foi et la Raison (l'ADN de la civilisation française), ne réagit plus que par l'émotionnel, mais l'émotionnel du pharisien qui a une peur ancestrale du réel parce que la réalité c'est la vérité, et qu'il ne veut ni l'entendre ni se confronter avec ; il se cache derrière des postures fantasmatiques faisant appel à un complexe compassion-répulsion qui tourne vite à la névrose, voire à l'hystérie individuelle ou collective ; désormais il ne faudra plus compter sur son cerveau : il est trop accaparé à ruminer ses propres contradictions. C'est là aussi que l'on comprend pourquoi le monde est malade. C'est peut-être irréversible.

Que cela ne vous dégoûte pas de vous adonner à la lecture *des dieux ont soif* (de sang) de ce cher Anatole France, lequel reste malgré tout un grand écrivain ; tout en n'oublions pas *Révolution vérité* de votre serviteur. Et puis, ne pas se priver du plaisir de voir la Révolution française, un des monuments culturels historiques de la gauche française, pulvérisée par un enfant du sérail, d'autant que le récit ne manque pas d'un suspens final. Mais comme disent les jeunes d'aujourd'hui qui n'ont pas tous, les pauvres, la lumière à tous les étages (ils ont les fils qui se touchent), dans une époque tragique où toute vérité est dépolie pour ne pas la voir, je ne vais pas vous *spoiler*.
